

ACHILLE MILLIEN

NOUVELLES

POÉSIES



(1864-1873)

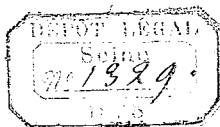
Musettes & Clairons.

Légendes d'aujourd'hui. — Lieder & Sonnets.

Voix des Ruines. — Légendes évangéliques.

Paysages d'hiver.

ÉDITION REFONDUE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

31, PASSAGE CHOISEUL, 31

M DCCCLXXV



A MON AMI ACHILLE MILLIEN.

« Me vero primùm dulces antè omnia Musæ,
« Quarum sacra fero, ingenti percussus amore,
« Accipiant!... »

VIRG. (*Georg.*)



ous me demandez, cher poëte, deux pages de préface pour une édition de vos *Nouvelles Poésies*. Votre devise, que j'inscris en tête de ces lignes, en serait la plus courte et la meilleure.

Eh quoi!... Au rebours d'un solliciteur vulgaire, qui n'aborde le dispensateur des grâces qu'avec de puissantes recommandations, vous choisissez pour introducteur à l'audience du souverain le plus absolu, le plus capricieux, le plus jaloux de son autorité, le plus pointilleux sur l'étiquette, — du public, en un mot, — qui donc? un inconnu, un ermite de province, un rongeur de bouquins — « *a bookworm* », comme on dit outre-Manche, — enfoui dans la poussière de sa bibliothèque et qui n'entrevit jamais que de loin, à la dérobée et non sans une terreur superstitieuse, les dehors du palais où, ministres souverains, les princes de la critique versent, à leur gré, la louange et le blâme, l'ombre ou la lumière; sèment, selon leur caprice, la réputation, le ridicule, la

faveur, l'ostracisme, et, s'ils ne consomment la ruine, produisent souvent la richesse, quelquefois même la gloire.

Mais, dans cette enceinte redoutable, n'aviez-vous pas déjà, de par le suffrage des maîtres, vos *grandes*, et — ce qui vaut mieux encore — vos *petites entrées*?

Les ombres de Théocrite et de Virgile, de Stace et d'Ausone, de Sannazar et de Guarini, de Baïf et de Belleau, de Racan et de Segrais, de Goethe et de Schiller, de Gessner, de Crabbe, de Wordsworth, de Tegner, de Brizeux « *e tutti quanti...* » évoquées par leur disciple et leur émule, n'étaient-elles pas prêtes à se lever pour lui faire cortège?

N'aviez-vous pas, sous la coupole de Mazarin, *Quarante* patrons qui, de leurs palmes vertes, vous ont tressé des couronnes en attendant qu'ils vous donnent part à leur droit de suffrage?

N'avez-vous pas, dans la seule vraiment libre, honnête et féconde des républiques, celle des Lettres et des Arts, contracté des alliances aussi honorables qu'avantageuses? Des plumes impartiales n'ont-elles pas encouragé vos essais? d'habiles crayons, des pointes magistrales ne se disputent-ils pas le privilège d'interpréter vos chefs-d'œuvre? *Églogues, Bucoliques, Villanelles, Ballades, Stances, Odes, Sonnets*, poèmes de toute sorte, si variés dans leur rythme et leur couleur, si uniformes dans leur esprit et leur tendance, originaux sans affectation d'excentricité, pittoresques sans abus de l'effet, corrects sans servilité, prime-sautiers sans outrage à la règle, mais, par-dessus tout, respirant toujours la morale la plus saine, les plus généreux instincts, les plus nobles sentiments, — la raison indulgente, l'amour épuré, le patriotisme sincère — vont reprendre, pour ainsi dire, une nouvelle vie sur ces pages splendidement illustrées où ils parleront, à la fois, aux yeux de l'esprit et à ceux du corps.

Il appartenait donc à un de vos pairs de vous servir de parrain à cette rentrée solennelle dans la lice : et c'est

appuyé sur la seule amitié que vous voulez vous présenter devant l'aréopage appelé à vous juger en dernier ressort!

Chaste Phryné, votre muse n'a pas besoin de défenseur pour obtenir un arrêt favorable : ses charmes, dépouillés de tout artifice, plaideront victorieusement pour elle. Fille des champs, comme la *Source* d'Ingres, l'idéal, en spiritualisant les grâces qu'elle tient de la nature, ne lui a rien ôté, ni de sa pudeur agreste, ni de sa naïveté piquante. Le flambeau du savoir, rayonnant sur son front, n'y a point desséché les fleurs cueillies « *au champ voisin* », comme celles dont Boileau couronnait l'Idylle. Ainsi que l'églantine des jardins du Tasse, elle s'épanouit loin des chemins frayés,

« *Ut flos in septis secretus nascitur hortis...* »

et son diadème de rosée respendit d'un éclat plus pur, aux sourires du matin, que ne font les perles et les diamants de l'hétaïre, aux éclairs de l'orgie.

Aussi, votre choix aurait-il été pour moi une insoluble énigme, cher poète, n'en eussé-je trouvé la clef dans ce cœur où vous m'avez donné accès, dans les plus secrets replis de cette âme expansive dont une franche sympathie a fait, tout d'abord, une part de la mienne : « *animæ dimidium meæ.* »

Bien assuré de votre triomphe, vous avez voulu y associer l'ami qui, le moins doué pour figurer jamais à pareille fête, serait certes le plus fier de vous en voir le héros. *Automédon* d'un autre *Achille* (le sans-gêne d'une causerie servira d'excuse à ce lazzi d'un goût douteux), quelle gloire pour moi de mener, à *grands-guides*, le char du vainqueur, à son entrée dans la cité conquise!... D'honneur, ce rôle rajeunirait le vieux cocher — « *non auriga piger* » —

« Et je ferais claquer mon fouet tout comme un autre. »

Mais non, caché dans votre studieuse retraite, vous vous

déroberez aux acclamations de la foule, et, sans être condamné à l'exil d'Ovide, comme lui, vous vous écrierez :

« *Sine me, liber, ibis in urbem!* »

Vous n'êtes point de ceux qui courent après les ovations populaires, qui aiment à se donner en spectacle aux passants, « *monstrari digito prætereuntium.* » Sous les ombrages de votre Tibur, tandis que les échos de la Loire vous rediront, assourdi par la distance, le verdict porté sur votre œuvre aux rives de la Seine; insensible à l'éloge comme à la critique, tout entier à de nouvelles conceptions, vous aurez déjà renoué ce commerce intime de la terre avec le ciel, dont le poète est le trait d'union :

« The poet's eye, in a fine frenzy rolling,
Doth glance from heav'n to earth, and from earth to heav'n. »

Car c'est dans vos champs que la renommée est venue vous chercher, sans que vous l'ayez importunée. Elle en connaît maintenant les sentiers, elle en popularisera les secrets que vous lui avez révélés. Votre nom, désormais ineffaçable, restera attaché à ces tableaux qu'ils vous ont offerts, à ces *Légendes* qu'ils vous ont apprises, à ces *Lieder* qu'ils ont murmurés à vos oreilles, au son des *Musettes* ou des *Clairons*, à ces *Voix des Ruines*, sorties de leurs guérets désolés où, comme dans Rama, dorment leurs fils « *qui ne sont plus!* »

Chantre prédestiné, interprète des joies et des larmes de votre pays natal, de la patrie entière dont, par vous, il devint, en nos jours de fête comme en nos nuits de deuil, *le cœur* et *la bouche*, vous vivrez par lui; votre mémoire y durera autant que le nom de *Nivernais* sera inséparable de celui de *France*..... N'est-ce pas dire : *toujours!*

« *Fortunate poeta, ergò tua rura manebunt.* »

Restez donc, ô poète, restez fidèle au culte de ces dieux

domestiques qui vous ont si bien inspiré. Au milieu de vos grands bois, au bord de vos fontaines limpides, sous la hutte enfumée du charbonnier, au foyer pétillant du bûcheron, dans la loge moussue du forestier, Égérie, la muse des saines et robustes intelligences, vous suivra, et vous écrirez sous sa dictée aux fraîches lueurs de l'aube, alors que

« Il cantar novo e'l pianger degli augelli
 « In sul dì fannò risentir le valli,
 « E'l mormorar de' liquidi cristalli
 « Giù per lucidi freschi rivi e snelli. »

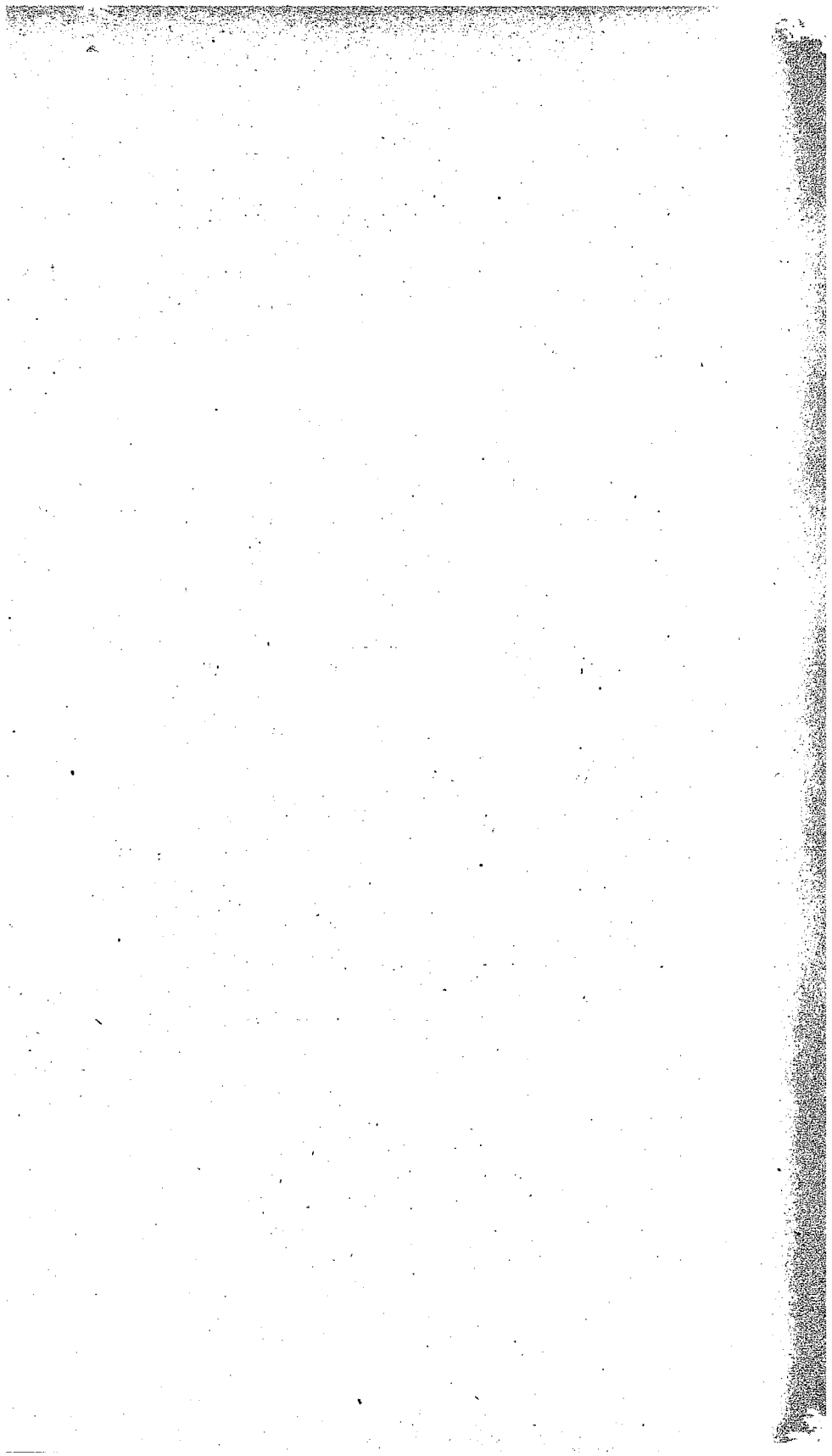
Mais, comme le troubadour de Vaucluse, au fond de votre ermitage, ayez toujours ouverte sur le monde une fenêtre d'où, témoin clairvoyant quoique invisible de nos travers, de nos erreurs, vous puissiez les flétrir tout en les plaignant, et, à l'exemple du *Sage de Lucrèce*, rehausser le prix de votre tranquillité dorée par le contraste des rivalités, des querelles, des compétitions, des discordes, en un mot de toutes les misères qui assaillent les tristes champions engagés dans le combat de la vie :

« *Nàm nūl dulciūs est quàm benè munita tenere*
 « *Edita doctrinā sapientūm templa serena,*
 « *Despicere unde queas alios, passimque videre*
 « *Errare, atque viam palantes quærere vitæ.* »

Et moi, des grèves de la Manche, où j'ai planté ma tente, à vos coteaux du Morvan où, pour la première fois, nos mains s'étreignirent (*sans métaphore*) et (*sans trucheman*) fraternisèrent nos cœurs, j'adresse mes meilleurs souhaits sur l'aile de mes meilleures espérances. *Vale et me ama!*

GEORGES GARNIER.

Port-en-Bessin, 8 octobre 1874.





AUX PEINTRES, DESSINATEURS ET GRAVEURS

AUG. BALLIN, F. BARRIAS, A. BOUVEAULT, G. BRION
L. CHABRY, CH. COUNTRY, I. DESJARDINS
C^{te} H. DE GOURCY, H. HANOTEAU, J. HUYOT, MAX. LALANNE
AUG. LANÇON, F. DE NIEDERHAÜSERN-KOECHLIN
I. PATROIS, F. PIERDON
A. QUEYROY, H. SAFFREY, B. ZALESKI.

I.

Il me vient en mémoire un conte peu connu :
Un moissonneur, debout dans le champ solitaire,
Essuyant la sueur qui perle à son front nu,
Regarde les épis qu'il a couchés par terre.

Déçu dans son espoir d'une moisson prospère,
Il voit, mêlé d'ivraie, un chaume si menu
Que, malgré le ciel sombre, il ne se hâte guère
D'engerber ce produit ingrat et mal venu.

Passé une bonne fée : « Eh bien ! l'homme, travaille ! »
— « Je n'ai pas de liens, et d'ailleurs cette paille
A si peu de valeur !... pourtant, si vous vouliez !.. »

— « Je ne peux faire, ami, que ton grain soit plus riche ;
Mais veux-tu des liens ? je n'en serai pas chiche :
Prends ! » — Et de cercles d'or les blés furent liés.

II.

Je suis le moissonneur. Sans repos j'ai fauché
Le misérable fruit de ma terre inféconde.
Je rêvais autrefois la moisson drue et blonde;
Je n'abats aujourd'hui qu'un chaume desséché.

A quoi bon recueillir, sous l'orage qui gronde,
Ce produit sans couleur et sans prix au marché?
Mais vous, peintres, graveurs, charmeurs de notre monde,
Vous relevez mon front que le doute a penché.

« Allons, en attendant des récoltes plus belles,
Entasse tes épis, nous lirons les javelles !... »
— Et de mon maigre blé vous faites un trésor ;

Si bien que par votre art, amis, les plus superbes
S'étonnent d'admirer et d'envier les gerbes
De mes pauvres épis, liés de cercles d'or !

A. M.

Beaumont-la-Ferrière (Nièvre), 1874.



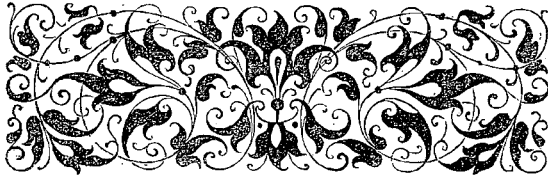
A placer dans le volume *Poésies nouvelles*
en regard de la page VIII



MUSETTES

ET

CLAIRONS



SON DE CLAIRON.

LORSQUE, par un beau jour, la campagne sereine
Fait la vendange ou la moisson,
Souvent de sa musette un pâtre, au pied d'un frêne,
Éveille lentement le son.
Un air attiédi court dans la plaine amollie,
L'azur du ciel sourit aux champs ;
Le cœur, libre un instant des soucis qu'il oublie,
S'épanouit en joyeux chants.
Alors les travailleurs, assis sur les collines
Qu'ils animent de gais propos,
Ou penchés sur le bord des sources cristallines,
Goûtent un moment de repos.
Soudain déchirant l'air et traversant l'espace,
D'où viennent ces mâles accents ?
C'est, au fond de la plaine, un bataillon qui passe
Avec ses drapeaux frémissants.
Sur les pas des clairons qui sonnent leur fanfare,
Dans un belliqueux appareil

Il longe les enclos où le bétail s'effare,
Et l'acier luit sous le soleil!
Où va-t-elle aujourd'hui, cette fière cohorte,
Frappant le sol d'un pied viril?
Au combat, à la gloire, à la mort!... Mais qu'importe
Aux cœurs des braves le péril?
L'appel de la patrie embrase leur courage,
Ils sont partis, prêts au devoir...
Et de loin les pasteurs, réunis sous l'ombrage,
En silence viennent les voir.
Plus d'un, pris d'un élan de sublime démente,
Est près de suivre leur destin.
Le joueur de musette interrompt sa romance;
Mais, quand meurt le clairon lointain,
Sur l'instrument rustique il répète sans peine
Ces notes qui, vibrant dans l'air,
Faisaient bondir son cœur et passaient dans la plaine
Aussi rapides que l'éclair!

Et toi, poète, au fond des calmes solitudes
Où tu chantes le ciel serein,
Précurseur du tumulte et des inquiétudes,
Parfois arrive un son d'airain.
Quand tu berces ton rêve au gré des molles brises,
Sous ton abri de liserons,
Entends-tu le signal des grandes entreprises
Et la fanfare des clairons?
Entends-tu la clameur du lutteur magnanime
Qui s'est armé pour le combat?
Ne sens-tu pas déjà ton ardeur qui s'anime,
Ne sens-tu pas ton cœur qui bat?
Salut, soldats du Droit, affamés de lumière,
Poursuivants de la Vérité,

Champions qu'ont choisis pour lever leur bannière
La Justice et la Liberté!
Que ne suis-je, ô héros, la voix fière et sonore
Qui vous appelle et vous conduit,
Le clairon vigilant qui vous mène à l'aurore
Dans les ténèbres de la nuit!...
Allez! Et que jamais par un appât vulgaire
Vos courages ne soient surpris;
Placez toujours le but de votre sainte guerre
Plus haut qu'un succès à tout prix.
Enfin l'heure a sonné, l'heure de la conquête;
D'un pas tranquille et sans effroi,
Allez! Déjà le nimbe entoure votre tête,
Vous vaincrez, car vous avez foi!
Et nous qui vous voyons, sans stériles disputes,
Passer si vaillants et si forts,
Nous qui vous envions, trop faibles pour vos luttes,
Trop débiles pour vos efforts,
Hommes de bon vouloir, au moins, dans nos retraites,
De temps en temps nous essaierons
De redire tout bas, d'apprendre à nos musettes
La fanfare de vos clairons!





REDIVIVUS.

EN août, je vis dans la bruyère
Un oiseau mort. — Le front pâli :
« C'est le cadavre, dit Nelly,
De notre printemps éphémère!

« Creusons sa fosse! » — Et dans la terre
Je mis le pauvre enseveli
Au fond d'un petit creux, rempli
De verveine et de menthe amère.

Hier, passant par le sentier
Où mai fleurissait l'égantier,
J'aperçus dans l'herbe nouvelle,

— Là même où j'inhumai l'oiseau, —
Au bord d'un nid tel qu'un berceau,
Des oisillons battant de l'aile.



LA LUTTE.

DEUX musiciens font la gloire.
De mon village ; au loin vanté,
Toujours leur orchestre à la foire
Par les beaux danseurs est fêté.

Hier, près du ruisseau qui jase
Au bord des prés peuplés de bœufs,
A l'heure où le couchant s'embrase,
Je vins à passer non loin d'eux.

Ils s'étaient, l'un joueur de flûte,
L'autre vielleur, — tous deux jaloux, —
Pour une pacifique lutte
En plein air, donné rendez-vous.

Sur l'herbe, au pied d'un grand mélèze,
Siégeaient les juges du concours,
C'est-à-dire, — ne vous déplaie, —
Deux bergères des alentours.

MUSSETTES ET CLAIRONS.

Deux, brune et blonde. — De chacune
Le vainqueur attendait un prix :
Une églantine de la brune,
De la blonde un myosotis.

Du fond des épaisses charmilles,
Curieux, les petits pasteurs
S'approchaient quand les jeunes filles
Donnaient le signal aux lutteurs.

Tous deux alors, par un air tendre,
Ils préludèrent sans façon :
C'était plaisir de les entendre
Ainsi fausser à l'unisson.

A toi, veilleur! — Le son est aigre
Et l'instrument nasille trop ;
Mais vraiment ton refrain allègre
Mettrait un boiteux au galop.

On est debout sans qu'on y pense ;
Le pied suit le rythme joyeux ;
Les deux belles, comme à la danse,
Se trémoussent à qui mieux mieux.

Gaîté bruyante, éclats de rire!...
Joue encore, et sans cesse... allons!...
Les arbres semblent, en délire,
Danser au loin dans les vallons.

Il se ralentit, puis s'arrête.
On l'écoute quand il s'est tu ;
De l'autre on prévoit la défaite,
Même avant qu'il ait combattu.

Voici qu'à son tour il commence,
Sans art, mais non sans agrément,
Une complainte, une romance
Qui dit les malheurs d'un amant.

Son air si doux avait des charmes
Qui pénétraient au fond du cœur;
Chaque belle, malgré ses larmes,
Voulait l'accompagner en chœur.

La brise, modérant sa course,
La brise en mesure soufflait;
Le flot murmurant de la source
Sur la cadence se réglait.

— La lutte finit vers la brune :
A qui le prix? mérite égal!
Le vieilleur plaisait à la brune,
La blonde aimait mieux son rival.

A qui le prix? Ils le regurent,
Tous les deux vainqueurs, *ex æquo*;
Pour unique fanfare ils eurent
Le chant d'un pâtre avec l'écho.

Puis arborant chacun son gage,
Églantine ou myosotis,
Ils partirent pour le village,
Fiers de se voir ainsi lotis.

Mais le long de la sente noire,
Les essaims des merles moqueurs,
Sans déférence pour la gloire,
Sifflaient aux dépens des vainqueurs.

MUSSETTES ET CLAIRONS.

Cependant sous l'abri des frênes,
Le front baissé j'allais rêvant
Et, pour les campagnes romaines,
Quittant en esprit le Morvan,

Je songeais à ces jours antiques
Où, dans l'ombre d'un chêne assis,
Comme aujourd'hui, chanteurs rustiques,
Luttaient Corydon et Thyrsis.





DANS LA TOURMENTE.

HORREUR! Les vieux sapins craquent dans la tourmente,
Le mont, du pied au faite, est chancelant d'effroi ;
L'abîme ténébreux entr'ouvre devant moi
Son gouffre où s'engloutit l'avalanche écumante.

Dans la nuit, une voix lugubre se lamente...
C'est la tienne, Ouragan! Tout tremble sous ta loi :
Mais moi, debout, tandis que ta fureur augmente,
Je ris de tes efforts, esclave, et suis ton roi!

Je porte en moi l'esprit, et c'est lui qui te brave :
Révolté, prends ce corps qui l'enferme et l'entraive,
Livre-le dans ta rage aux quatre vents du ciel...

Quand rien n'en restera qu'un impalpable atome,
Tu sentiras encor l'âme du fils de l'Homme
T'écraser sous le poids d'un mépris éternel!



CHEZ MAITRE JEAN.

I.

L'HOTELIER.

IL est là, sur le seuil, épiant les pratiques.
— L'auberge est vaste, entrez! on peut vous recevoir!
J'arrive à son appel et me plais à le voir
Pérorer au milieu de ses clients rustiques.

Il ferait la leçon aux plus forts politiques.
Il devise aisément du Droit et du Devoir,
De tout et d'autre chose... et son profond savoir
Va des sujets nouveaux aux questions antiques.

Bon compère, après tout, Maître Jean est cité
Pour sa verve plaisante et sa sérénité;
Jamais son front n'est sombre ou son regard sévère;

C'est à jeun seulement qu'il fronce les sourcils;
Sa plus grande colère et ses plus longs soucis
Ne durent que le temps de prendre en main son verre.

II.

LA COUPE.

Au fond de la grand'salle et sur la cheminée,
S'arrondit une coupe au large flanc, ornée
D'un dessin qu'un artiste au vieux temps a conçu :
Le diable lutinant un ivrogne bossu.

Sans peine un litre y tient. Deux ou trois fois l'année,
S'il entre au cabaret un voyageur cossu,
Pour lui faire honneur, l'hôte à face enluminée
Remplit et devant lui met le vase pansu.

Le voyageur voyant la coupe s'extasie,
Boit à son gré; moitié du vin le rassasie;
Mais l'hôte, qui lui lance un regard méprisant,

Saisit le vase, y verse une bouteille pleine,
Le vide d'un seul trait, puis, sans reprendre haleine :
« Ah! comme j'ai pitié des hommes d'à-présent! »

